

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 123

Artikel: Le ballon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de moraliste, pouvait-il professer des théories si monstrueuses ? Comment...

Mais, s'il vous plaît, je n'ai jamais soutenu qu'il fût bon que le garçon échappât à la mère, ni que je voulusse qu'il en fût ainsi. J'ai dit qu'il en est ainsi, que les choses se passent de la sorte, qu'il en va comme cela, que c'est ce qui a lieu et que c'est le phénomène qui se produit. J'aurais dû peut-être ajouter : « Malheureusement. » Peut-être ; mais comme ce n'était pas du tout un article pédagogique que j'écrivais, le « malheureusement » n'avait rien à faire en ce papier-là.

Tant il y a que c'est précisément mon avis que le garçon doit passer sous l'influence du père, ce qui est naturel, nécessaire et excellent, sans échapper à celle de la mère. Il y a un moment dans la vie de l'enfant où il se dédouble sans se partager. Il avait un guide ; il en a deux et

Chacun en a sa part ; les deux l'ont tout entier.

Il y a un moment où, à l'influence de la mère doit s'ajouter celle du père et de telle sorte que celle-ci, en complétant celle-là, ne fait, en la rendant plus efficace, que la rendre plus forte.

J'ai connu une mère qui a excellement élevé son fils à force d'avoir été élevée par lui. Elle était douce et très timide. Elle aurait désiré que son fils eût une carrière très pacifique, et si elle n'était pas tout à fait sûre de souhaiter qu'il fût notaire, c'est qu'il existe des études d'avoué. Le petit garçon était éminemment belliqueux. Tant qu'il n'y que ceci qu'il aimait à commander à des soldats de bois, elle ne s'en inquiéta pas autrement et continuait à rêver de paix. Mais, quand, devenu à peu près grand, le petit garçon se montra parfaitement décidé à entrer à l'Ecole militaire, elle fut d'abord désolée, puis mélancolique, puis résignée ; puis, peu à peu, elle devint fière et c'est elle qui soutint le fils contre le père qui était resté aussi pacifique qu'elle l'avait été.

Etait-ce atavisme latent chez la mère, et que la vocation du fils avait peu à peu réveillé ? Je ne crois pas ; c'était contagion. Si l'on avait — je le souhaite aux dames — des miroirs où l'on se vit plus beau qu'on est, on deviendrait plus beau à se regarder souvent. Cette mère s'était regardée dans son fils comme dans une glace. Elle avait dit d'abord : « Je ris de me voir si fière en ce miroir » et peu à peu elle était devenue plus fière, en effet. Oh ! le miroir suggestif que les yeux d'un fils !

sans doute par un faux frère mécontent — ordonna à Pierre et à deux autres agents de se poster, la nuit venue, à l'endroit indiqué, afin de s'emparer des malfaiteurs.

Jeanne avait toute la journée éprouvée, sans savoir pourquoi, une tristesse insurmontable. Ces expéditions où son mari exposait sa vie l'inquiétaient toujours. Cette fois, cependant, elle ressentait plus que de l'inquiétude ; c'était en son cœur comme une vague angoisse ; elle eût voulu lui dire : « Ne va pas là ! »

Mais le devoir s'impose, et, le moment arrivé du départ, elle remit elle-même au sergent de ville le revolver chargé dont il pouvait avoir besoin et l'embrassa en lui recommandant la prudence.

Les agents, déguisés en ouvriers, sont cachés derrière les planches et les plâtres d'un immeuble en construction, à peu de distance de la maison désignée. Ils attendent. Deux heures du matin viennent de

Toujours est-il que c'est un spectacle consolant et réconfortant que celui de ses mères stoïques et de ces mères sublimes qui se redressent de toute leur hauteur dans le péril et dans la douleur, au champ d'honneur et au champ de deuil.

Elle était là, debout, la mère douloureuse...

Elles sont toutes debout. « Un Empereur doit mourir debout. » Les mères — et vous voyez bien que c'est le *matriarcat* — veulent vivre et mourir debout, comme des souveraines, pour donner l'exemple de la tête haute et la leçon de « Haut les coeurs ! »

Emile FAGUET,
de l'Académie française.

Le Ballon

I

Paris était assiégié.

Depuis trois mois environ, les communications étaient coupées, et la grande ville, devenue une immense fournaise, grondait et tonnait, forgeait des essieux, fondait des canons, fabriquait des armes, des obus, des cartouches... Tout ce qui manquait à Paris, Paris se le donnait ; une seule chose inquiétant ce géant mis au secret : le manque de nouvelles ; Paris souffrait surtout de son isolement.

Bientôt, cependant, un moyen de correspondre fut trouvé : la science surgit au milieu de la tuerie : des ballons furent construits et emportèrent de Paris pour la province des ballots de lettres ; les pigeons, fendant les airs, revinrent des départements, apportant sous leurs plumes des milliers de dépêches microscopiques qu'un appareil grossissant reproduisait à l'arrivée.

Ballons et pigeons traversaient les lignes d'investissement, échappant aux balles de l'ennemi qui tirait dessus sans pitié. Des hommes intrépides, qui jamais n'avaient manœuvré la soupe d'un ballon, se jetèrent à l'aventure dans l'espace, bravant le danger.

Beaucoup de ces ballons tombèrent en France ; d'autres allèrent en Allemagne et furent capturés : d'autres (enfin furent moins heureux, tels le *Jacquard*, monté par le marin Prince, qui se perdit en mer, et le *Richard Wallace*, monté par le soldat Lacaze, aperçu près de Niort où on lui cria de descendre, et qui, continuant de courir, tomba en pleine mer.

sonner, rien encore. Tout à coup, un léger bruit... Deux hommes masqués paraissent, rasant les murs. Ils s'avancent près de la maison basse et de la pauvre apparence habitée par le vieil usurier. Une porte bâtarde est placée près de la boutique étroite ; l'un d'eux, armé d'une pince monseigneur, force cette porte. Les agents s'élançent... ils vont les prendre comme dans une souricière.

Soudain, un coup de sifflet retentit. Pierre se précipite vers l'endroit d'où il est parti. L'homme qui faisait le guet et a donné à ses compagnons le signal convenu s'enfuit, mais Pierre le poursuit, il va l'atteindre, quand l'autre, se détournant brusquement, d'un coup de tête donné dans la poitrine du gardien de la paix l'envoie rouler sur la chaussée où il reste étendu, sans mouvement. Sa tête a frappé l'angle du trottoir, mais au moment où il recevait le coup formidable, un nom est sorti de ses lèvres :

— Jacques !

C'est l'histoire de deux de ces héros ignorés que j'ai entrepris de conter.

II

C'était en novembre ; des paquets de brumes noires roulaient au-dessus de Paris. De la cour de la Villette, un ballon devait s'élever ; les deux aéronautes improvisés étaient, l'un un franc-tireur, nommé Langlois, l'autre un marin, un Breton, Lehurec.

Ils s'étaient généreusement offerts pour le périlleux voyage, et on leur avait sommairement indiqué, pendant le gonflement, la manœuvre du ballon.

Le départ, qui devait avoir lieu vers midi, fut retardé pour des causes diverses et ne put s'effectuer qu'à 3 heures. Il restait peu d'heures de jour, et, pour surcroit d'ennui, un vent violent s'était levé.

Cependant, les deux hardis volontaires hâtaient les préparatifs, faisant justement remarquer que le vent soufflant du Nord-Est ne tarderait pas à les déposer en pays non occupé, dans l'Ouest, au milieu de nos armées en formation.

Le difficile était peut-être d'atterrir après avoir passé les lignes d'investissement, mais le marin avait répondu avec un bel aplomb :

— Nous nous pendrons à la corde de la soupe, et, quand il n'y aura plus de vent dans la boule, il faudra bien qu'elle tombe !

On hâta le chargement. Le vent qui redoublait couchait par instant l'énorme bulle presque jusqu'à terre, et nul ne se faisait illusion sur les dangers qui attendaient les voyageurs. Enfin un assez volumineux paquet de correspondances, et des plus importantes, envoyées par le gouvernement de Paris, furent empilées dans la nacelle.

On se serra les mains une dernière fois avec une larme furtive au coin de l'œil. Des hommes délièrent les câbles et s'y cramponnèrent un instant, puis hou ! au commandement on lâcha tout, et le ballon s'leva vivement dans le ciel brumeux, emportant à la patrie comme un battement du cœur de Paris...

III

Penchés au bord de la nacelle, les deux hommes regardaient au-dessous d'eux la grande ville qui fayait et semblait s'enfoncer en terre avec sa forêt de toits bleus.

Le spectacle était grandiose et nouveau pour eux ; aussi demeurèrent-ils longtemps silencieux, en observation, captivés par la magnificence du tableau qui s'offrait à leurs yeux.

Autour de Paris, les collines déjà enveloppées de brumes apparaissaient, puis des villages, des bois, des plaines, tout un da-

— Jacques !... il a dit Jacques !... Oh ! mon Dieu ! si c'était...

Le criminel n'ose achever sa phrase. Il reste un instant comme frappé de terreur, puis, au lieu de s'enfuir, il se précipite vers le sergent de ville, tire son mouchoir, lui essuie le visage couvert de sang, le prend dans ses bras comme un enfant, et tandis que de grosses larmes coulent de ses yeux, il l'appelle des noms les plus tendres :

— Pierre !... mon bon Pierre !... mon frère ! reviens à moi... parle-moi... pardonne-moi, mon frère... Je t'aurais tué ? toi si bon ! qui m'a sauvé de la prison et de la honte !... Ah ! reviens à la vie, Pierre... Je te promets, cette fois, et pour toujours, de travailler, de racheter le passé, de devenir un honnête homme !... Je te le jure, par la mémoire de notre mère, de notre frère... Pierre ! oh ! Pierre !

(A suivre.)

mier de cultures, et plus ils s'élevaient, plus le merveilleux panorama s'élargissait, s'offrant et se déroulant comme un plan immense d'un bout à l'autre de l'horizon.

Mais bientôt tout disparut ; ils entraient dans l'épaisse couche de vapeurs qui, depuis la veille, couvrait Paris et que le vent ne parvenait pas à dissiper, il semblait au contraire que chaque rafale apportait et roulaient dans les airs de nouveaux paquets de nuées.

Longtemps ils coururent ainsi au hasard, perdus, noyés dans le brouillard qui les enveloppait de toutes parts et semblait marcher avec eux. De longues heures se passèrent. Ils devaient être loin déjà. Mais où ?

— Si nous descendions un peu ? proposa le marin.

Mais, sur l'observation fort juste de son compagnon que, s'ils ne voyaient rien, ils demeuraient eux-mêmes invisibles et ne courraient aucun danger, il se contint.

Cependant, comme il grelotait dans sa vareuse, il demanda à monter pour sortir de ce maudit brouillard. Un peu de lest fut jeté et le ballon domina bientôt la couche de vapeurs.

Ils planaient alors à environ 3,000 mètres. L'air y était très vif, très froid, et bientôt il leur fut impossible de se maintenir dans ces régions. Tous deux peu vêtus, les membres engourdis, eurent un même regard vers la corde de la soupape. Lehurec l'agitait, et l'aérostat se rapprocha de la mer de nuées dans laquelle il plongea bientôt à nouveau.

— Faut-il traverser ? interrogea-t-il. Aussi bien il serait bon de savoir où nous allons.

— Traversons ! répondit son compagnon. Ils descendaient toujours quand, brusquement, Langlois cria :

— Assez !

Lahurec lâcha la corde et se pencha au dehors. Le brouillard était maintenant au-dessus d'eux et ils se trouvaient si près de terre qu'ils saisissaient les moindres détails du paysage. Le vent s'était maintenu et ils filaient à une assez grande vitesse, à en juger par la façon dont le terrain fuyait sous leurs pieds.

— Où sommes-nous ? demanda le marin. Langlois ne répondit pas ; il cherchait à s'orienter.

— Tant pis ! fit-il tout à coup, il faut savoir. Descendons toujours. Au petit bonheur !

Ils se rapprochèrent encore. Devant eux, sur la route que suivait l'aérostat, un amas de constructions sombres apparut entre des bouquets d'arbres : c'était un gros bourg qui semblait très animé ; évidemment, des troupes l'occupaient, ainsi que les environs. Quelles étaient ces troupes ?... A tout hasard, Langlois héra les gens d'en bas. Il lui sembla qu'un nom lui était crié, mais les voix se perdirent dans le bruit du vent, puis, brusquement devant eux, à terre un éclair brilla dans un nuage de fumée et il y eut autour d'eux, pendant un quart de seconde, comme une bordée de coups de sifflets.

— Les canailles ! s'écria le Breton en jetant à la volée tout un sac de lest qu'il ne prit pas la précaution de laisser couler ; ils tirent sur nous !

Une seconde salve les salua, mais le ballon avait bondi dans l'espace et en quelques instants il fut hors de portée, laissant le village loin derrière lui.

IV

L'ombre gagnait de plus en plus ; le bal-

lon marchait rapidement. Cependant, un claqué inquiétant de la soie au-dessus d'eux fit bientôt lever la tête aux voyageurs. Est-ce que l'aérostat se dégonflait ? quelques balles l'avaient-elles troué ? Il leur semblait qu'ils tombaient ; la nacelle manquait sous leurs pieds. Mais oui, ils tombaient ! Ils distinguaient très nettement maintenant des bois, des pans de murs, la flèche d'une église et, plus loin, des feux épargnés qui semblaient venir vers eux.

— Nous tombons ; le ballon est crevé ! s'écria Langlois devenu pâle.

Il y eut un moment de silence effrayant. Les deux hommes songeaient au dépôt dont ils avaient la charge et tremblaient, plus encore que pour leur vie dont ils avaient fait le sacrifice, de voir passer entre les mains de l'ennemi ces plis, ces ordres, ces révélations de la mière de la grande ville.

— Dehors le lest ; crie Langlois ; jetons tout ! En quelques secondes, les derniers sacs furent lancés par dessus-bord. Mais ils tombaient toujours. Les formes de l'aérostat s'effaçaient, la terre semblait venir à eux comme marée montante ; les objets grossissaient à vue d'œil.

Un panier contenant quelques provisions, du linge, divers objets, l'ancre même, furent jetés dans l'espace.

La chute devint moins rapide, mais les malheureux continuaient à tomber.

— Encore ! encore ! crie une dernière fois Lehurec ; ne laissons pas nos dépeches aux mains de ces chenapans.

— Il n'y a plus rien !

— Rien ?.... si !.... répondit laconiquement le Breton en se signant et en enjambant la nacelle.

— Malheureux ! crie Langlois en s'élançant pour l'empêcher d'accomplir la folie qu'il devinait.

Mais le marin le repoussa violemment.

— Laisse-moi ! sauve-toi ! sauve tout ! dit-il en passant entre les cordages.

Une secousse ébranla l'aérostat. Lehurec s'était précipité dans le vide.

Débarrassé de son poids, le ballon remonta, et le vent, s'engouffrant dans l'enveloppe à moitié dégonflée, l'entraîna rapidement vers l'Ouest.

V

Le généreux dévouement du marin Lehurec ne sauva pas son compagnon. Emporté dans la nuit par un courant violent, le ballon tourbillonna dans l'ouragan et finit par s'abattre en plein océan, comme un oiseau gigantesque dont les ailes seraient brisées.

Langlois se maintint longtemps cramponné à ses débris, sondant du regard l'immense plaine liquide, essayant d'apercevoir une lumière au loin, appelant un secours impossible. Il lutta désespérément, aveuglé par les paquets d'eau, les membres raidis par le froid. Toutes les fibres de son être violemment tendues dans un effort surhumain, il poussait des hurlements d'angoisse et d'épouvante en sentant s'enfoncer sous lui la nacelle et les débris flasques du ballon qui peu à peu coulaient et semblaient vouloir l'entraîner avec eux sous les flots noirs, comme ils l'avaient entraîné dans les airs.

L'agonie de ce martyr fut longue et terrible.

Enfin, un long et douloureux cri retentit dans cette immensité, essayant de dominer le fracas des vagues, puis rien, si ce n'est le lugubre hurlement de la mer.

Tout avait coulé.

Georges GUILLAUMOT.

La Greffe

Voici le moment où beaucoup songent à transporter une variété d'arbres sur une autre, généralement c'est parce que la première donne des fleurs ou surtout des fruits de bonne qualité, tandis que l'autre a de la vigueur.

Dans ce but, on emploie la greffe, opération qui consiste précisément à prendre une partie de végétal appelée « greffon » et à la transporter sur un autre végétal appelé « sujet ».

Dans quelles conditions cette opération peut-elle et doit-elle réussir ?

Elle peut réussir quand greffon et sujet ont un lien de parenté, sont de la même famille végétale ; elle doit réussir à souhait avec des espèces du même genre ; de genre à genre d'une même famille, la réussite est moins certaine, quoique possible ; ainsi le poirier se greffe très bien sur lui-même, assez bien sur cognassier, moins bien sur aubépine.

A cela il faut ajouter avec le Congrès promologique de Quimperlé, en 1898, les remarques suivantes :

1. On doit réussir « toujours » quand on greffe une variété à bois tendre sur une autre à bois tendre ; une variété à bois dur sur une autre à bois dur ;

2. On réussit « rarement » en greffant un bois tendre sur un bois dur.

3. La réussite est « impossible » si l'on greffe un bois dur sur un bois tendre.

Dans tous les cas, il importe de placer le greffon et le sujet de manière que leurs mêmes éléments anatomiques coïncident l'écorce contre l'écorce, le liber ou nouveau bois du greffon contre le liber du sujet ; il faut aussi que les deux entrent en tête à la même époque.

Les greffes les plus usitées sont la greffe en fente, la greffe par oeil ou par écusson, la greffe par approche.

Greffe en fente

Tout le monde pratique plus ou moins la « greffe en fente », qui est dite suivant les cas, c'est-à-dire suivant la grosseur du sujet, « simple, double ou en couronne ». Elle s'exécute pendant la saison de printemps, d'avril à juin, suivant les régions.

La « greffe simple » se pratique sur un sujet de faible dimension. On le rabat à la hauteur voulue en le sciant à l'égoïne à un endroit lisse et sain ; on rafraîchit la plaie à la serpette. Avec cet instrument, on fend le sujet au milieu de la section, on maintient la fente avec un coin de bois.

Le greffon a été choisi et préparé d'avance, soit qu'on l'ait cueilli immédiatement sur un arbre voisin, soit qu'on l'ait conservé depuis l'automne soigneusement couché dans du sable frais placé en cave. On lui laisse deux ou trois yeux ; on le taille en lame de couteau à partir de l'œil de base, le dos se trouvant au-dessous de cet œil. Alors, on l'insère dans la fente du sujet, l'œil en dehors et de manière que les écorces coïncident. Alors, on retire le coin, on ligature pour que le greffon adhère au sujet, mais sans trop serrer ; et l'on passe du mastic à greffer sur la plaie. Pour lier, on emploie raphia, fil de laine ou lien d'osier fendu. Comme mastic à greffer, c'est toujours celui de Lhomme-Lefort qui a les faveurs des jardiniers.

La « greffe en fente double » s'exécute en plaçant un greffon à chaque extrémité